

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 2 NOVEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

X.—DES INCONVÉNIENTS D'AVOIR LE COUP D'ŒIL TROP JUSTE

Pendant que le hasard débarrassait Pierre Miquet de l'infortunée Dolorès, le misérable arpenta sa salle à manger, de long en large, comme un fauve qui rôde dans sa cage.

Par moments, il s'arrêtait, épongeait sur son front la sueur nerveuse qui y perlait, puis il s'asseyait,

avalait d'un trait un verre de whisky, et reprenant son calme, durant quelques minutes, réfléchissait aux dangers de la situation, se creusant la cervelle pour trouver quelque moyen d'y parer.

Mais bientôt, surexcité par l'alcool, il se levait brusquement et reprenait sa course à travers la pièce, en grommelant :

—Si Jacques pouvait mourir !

Car, Jacques mort, c'était Pierre enterré ; c'était Dolorès n'ayant plus aucune preuve à l'appui de la terrible accusation qu'elle pouvait diriger contre lui.

—Voyons, dit-il tout à coup en s'asseyant dans son fauteuil, pour la dixième fois peut-être, et en se baignant les tempes avec son mouchoir trempé d'eau, il s'agit de ne pas s'emballer et d'envisager de sang froid la situation. Or, à tout bien réfléchir, cette situation n'est peut-être pas aussi noire qu'elle le paraît au premier abord. De deux choses l'une : ou Jacques aura rendu le dernier soupir lorsque Dolorès le rejoindra, et alors, je n'ai plus grand chose à craindre ; ou bien il sera encore vivant. . . . Alors, que fera Dolorès ?

Il demeura un moment pensif, puis il eut un hochement de tête qu'accompagna un sourire singulier.

—Bast ! . . . Est-elle bien certaine de m'avoir reconnu ? Et puis, en admettant qu'elle ait au fond du cœur la persuasion que je suis bien Pierre Miquet, il faudrait, pour qu'elle me dénonçât, qu'elle n'eût plus aucune affection pour moi. Or. . .

Après quelques instants de silence, il ajouta, songeur :

—Maintenant, il s'agirait de savoir pourquoi ce Jacques s'est tu. Il faut qu'il ait à cela un motif bien puissant, car la vengeance s'offrait superbe à lui. Quoiqu'il en soit, de ce côté-là je suis tranquille, car s'il n'a pas parlé jusqu'à présent, c'est qu'il a un plan dont l'exécution est remise probablement jusqu'au moment de sa guérison. Donc, j'ai du temps devant moi.

Il fronça les sourcils, sous l'empire d'une violente préoccupation.

—Ce qui est inquiétant, par exemple, c'est ce Rigal. Que diable Jacques peut-il avoir dit ? . . . Il faudra que je m'assure du silence de cet homme-



Il avait reçu une balle en plein front.—Voir page 31, col. 2.

là, par n'importe quel moyen.

En prononçant ces derniers mots, sa bouche s'était faite mauvaise, et, dans sa prunelle, brillait une sombre lueur.

Puis, comme c'était l'heure de la sieste, il étendit les jambes, se renversa sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux.

Mais il dut bientôt renoncer à l'espoir de dormir : ses paupières, sèches et brûlantes, se relevaient à chaque instant et, dans sa tête en feu, ses pensées—toujours les mêmes—tourbillonnaient.

Il mâchonna un juron, se redressa brusquement et dit :

—Je ne puis rester ici. C'est un supplice qui me rend fou.

Il prit son chapeau et sortit :

Où allait-il ? Dans le lieu où il pût trouver la seule diversion à ses préoccupations : le jeu, cette passion impitoyable qui absorbe, empêche tous les

rêves, fait oublier tout le reste, les devoirs envers la société comme ceux envers la famille.

Pierre avait de l'argent.

Son crime, compliqué de vol, avait porté des fruits : habilement employés au monte et à la roulette, les cinq mille francs trouvés dans le portefeuille de son cousin lui avaient procuré un gain relativement considérable.

Aussi, par une bizarre superstition de joueur, gardait-il dans une bourse spéciale cet argent du malheureux Jacques, en exposant sur le tapis une fraction, et la réintégrant soigneusement lorsqu'il gagnait.

Les gredins les plus consommés, de ceux qui plongent sans trembler un contenu dans la poitrine d'un passant pour le dépouiller, ont de ces faiblesses de cerveau.

Sans croyance au cœur, ils s'imaginent que le fruit du crime peut porter chance, les pauvres fous !

C'est en face même de la cathédrale dont les ca-

rillons mêlent leur son religieux au bruit profane de la musique, qu'est installé le *Fenix-Salon*, la plus belle maison de jeu de Panama.

Là, la roulette fonctionne sous la protection spéciale du gouvernement, qui en partage les profits avec les fermiers ; là aussi, messieurs les usagers tiennent leur petit commerce d'or et d'argent qui ne leur rapporte jamais moins de 15 0/0.

En dépit de l'heure peu favorable, les tables de jeu étaient fort garnies.

Les distractions sont rares à Panama : point de théâtres, rarement un bal.

Une promenade dite de *Las Bovedas*, sur les vieux remparts, au bord de l'Océan, où l'on rencontre des soldats dont les chaussures ont besoin de réparations urgentes, quand ils ont des chaussures, et d'où on aperçoit les hôtes de la prison de ville, derrière un grillage, comme les singes au Jardin-des-Plantes.

Une autre promenade, celle de la Savane, située à vingt minutes de Panama, serait plus agréable,